

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dix poèmes

David Solway

Volume 43, Number 3 (253), September 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Solway, D. (2001). Dix poèmes. *Liberté*, 43(3), 77–90.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Dix poèmes

David Solway

Traduit par Robert Melançon

En apprenant le grec

La langue est la plus longue muraille du monde et la plus
solide.

On l'a élevée pour repousser les barbares,
on l'a élevée pour confondre les philistins,
avec les bretèches que font les replis des conjugaisons
contre les Mongols du nord,
avec les galeries de la grammaire, désespérément sans
issue
comme à dessein ;
les architectes eux-mêmes, plans à la main,
s'égarant à l'occasion
et les ingénieurs oublient parfois

David Solway est poète et essayiste. Il vit à Montréal. Son œuvre, importante, est traduite en plusieurs langues.

où les égouts croisent les aqueducs.
Sur les chemins de ronde les puristes déambulent,
les mains embarrassées de manuels reliés en vélin,
guettant à l'horizon l'approche de l'ennemi ;
ils savent que seul un très long siège
pourrait ouvrir une brèche dans ces pierres intraitables.
La langue est la plus longue muraille du monde et la plus
solide.

(*Paximalia*, 1972)

Ce que les anciens savaient

On ne peut révoquer
l'ordre d'un dieu ;
tous les dieux le savent.

Ce qui a été dit
ne peut être dédit ;
ce qui a été fait
ne peut être défait.

Mais l'ordre d'un dieu
peut être neutralisé
si un pouvoir s'oppose
à un autre pouvoir ;
tous les dieux le savent.

Que l'un soulève une tempête
pour noyer un mortel,
un autre fera surgir une île.

De sorte qu'il n'y a pas
de contradiction dans le divin.

Les anciens le savaient.

(Paximalia, 1972)

À un jeune poète

Ami poète, pourquoi tant d'orgueil ?
Chacun sait bien que ton premier recueil
a fait, comme on dit, un malheur.
Je ne connais pourtant aucun remède
à un succès facile, on en décède,
surtout s'il vient d'aussi bonne heure,

mais pour tuer micros et caméras
et les chimères de ce genre-là,
vise plus haut que ce plafond ;
tu n'es pas né pour imiter le tendre
Phaéton qui n'a pas su attendre,
mais l'orgueilleux Bellérophon.

Attends quarante ans comme Jean-Baptiste,
obscur, ridicule et vaguement triste ;
mais ne courtise pas la ruine ;
alors il se pourrait, tout à la fin,
qu'un jour tu viennes à goûter le vin
avec Yeats et avec Hopkins.

(The Road to Arginos, 1976)

Apologia

Je sais que le siècle n'est pas
à cette austérité
que l'école introspective a-
vait jadis maîtrisée.

Le Français dit pour justifier
qu'il accepte un repli,
que « reculer pour mieux sauter »
est d'un homme accompli.

Je cultive la discipli-
ne à quoi les fous crient : « halte ! »
et je jeûne avec Emily
avant de fêter avec Walt.

(Selected Poems, 1982)

Des pierres dans l'eau

Ici, à notre plage de chaque jour
dans cette anse peu profonde,
nous pêchons des pierres,
des coquillages, des poissons étranges,
toutes les monnaies de la mer,
agitées par la mer ou durcies par le sel.

L'âme du collectionneur s'éveille
en nous, l'envie de ces trophées
qu'on rapporte en fin d'après-midi
et qu'on dispose sur une étagère
comme de petits fétiches
ou comme des photographies.

Nous creusons comme des enfants cherchent
un trésor, nous sondons le sable
ou le laissons filer, comme en un sablier,
pour apprendre d'un éclat de soleil
la présence d'un coquillage
ou d'un artefact martelé par la mer ;

mais surtout nous observons comme
les pierres semblent vivre dans l'eau,
comme elles semblent bondir ou fleurir
dans leur perfection muette,
ou s'enflammer en récifs
de poissons-anges ; comme elles semblent

des hublots qui donnent sur un autre
univers tout exubérant
de couleurs, beauté panier-percée :
un vert de phalène dans un air
d'eau ; l'essence même
de la couleur; un bleu-noir de baleine ;

sitôt cueillies, elles sont grises, ternes,
comme le premier caillou venu
auquel on vient de heurter l'orteil ;
ou cette étoile de mer, poisson-croix,
sur laquelle nous sommes tombés
au milieu d'une bande de crabes,

que nous avons pêchée comme
un souvenir et jetée dans la parodie
de mer d'une boîte de conserve ;
aussitôt sa couleur fabuleuse,
rouge séraphique, s'est retirée
laissant le sable salé de cette

réminiscence, cette teinte minérale.
Nous hésitons, déçus ;
observons que toute chose
a son élément naturel
dans lequel elle rayonne, brille,
s'anime, ondule, palpite

comme en l'esprit même de Dieu –
et si on l'en retire, elle tombe
dans notre désolation commune
où toutes choses se perdent calmement
dans des succédanés d'enfer.
Nous abandonnons la plage au soleil

et à d'autres chercheurs de trésors
plus zélés, et nous remontons,
les mains vides, dans l'opulence
bleue du ciel, où les étoiles
vont s'allumer tantôt et briller
comme de clairs rappels. Je t'aime.

(Stones in Water, 1983)

Chère K., je poste bien tard cette carte
pour que tu saches comment je vais.
Assez mal. À peu près comme Abélard.
Buveur solitaire devant ma bière,
je tue le temps de mauvais calembours :
« Temps ici, ah ! si tu étais superbe ! »
Tu l'es. Surtout, tu es là-bas. Et moi, je suis
comme toujours, perdu, irritable, à plat.
Comme toujours, mon amour, je pense à notre vie,
beau navire qui gîte, et je cherche à redresser
la vieille inclination que nous sommes. La nuit
dernière, j'ai pris froid : rhume, bronchite.
Quel remède ? Me bourrer d'érythrocline
Et de souvenirs où je te retrouve.

(Modern Marriage, 1987)

Hier soir, malgré ma résolution
de contrôler mes frais d'interurbains,
je me suis presque rendu à Apollonion
(ces blocs blanchis qu'on appelle une ville)
et comme un cowboy sans expérience
j'aurais mis cinquante dollars sur la table.
(C'est un étrange poker, imprécis, sans suite,
dans lequel la chance contrarie la volonté.)
Mais j'ai remis cela à une autre nuit
puisque c'est un double pari que je fais.
D'abord je risque de ne pas obtenir
la communication après des heures, des tas
de pièces de monnaie, de faux espoirs. Et si j'y réüssis,
je risque de parler sans que tu me comprennes.

(Modern Marriage, 1987)

Vu de l'ouest, de Frelighsburg, il s'élève
comme les joues empilées de, disons,
Jabba the Hutt, étonnant comme un rêve.
De l'est, depuis Sutton, aucun surnom
laid, bossu et grotesque ne s'impose.
Ce gros menhir sur le dos d'Obelix
n'est qu'une montagne parmi d'autres,
un peu plus haute, impropre aux pique-niques.
Quand on vient de Montréal, c'est le premier
repère après Saint-Grégoire. Au Vermont,
côté sud, d'autres montagnes le cachent
à la vue. Pourtant nous le laissons hanter
la région que nous habitons, ce Quasimodo
immobile et comique, ce Pinacle.

(Modern Marriage, 1987)

Le dernier coup : in memoriam

Je me résorbe en jeux, je mime et parade ma vérité.

Gaston Miron

Quelque part dans l'œil du cœur
je te vois penché
sur un échiquier
comme un petit frère sur sa bible,
et t'arrêter pour prédire
par divination combinatoire
des forfaitures non préméditées.

Je te vois penché
sur la table d'un festin
dont les plats ont été emportés,
et improviser ta mélodie
ni sur un hautbois ni sur un violon
mais sur un petit harmonica,
en battant de la jambe un contrepoint élégiaque.

Absorbé par ces intermèdes,
souhaitant devenir
le pauvre consacré de chacun,
tu ne joues que pour disposer
d'une éloquence de la pénurie,
avec des gestes presque franciscains.
Je t'observe te dépouiller
avec soin de tes possessions.

Maintenant, les os blanchis des pièces
disent le requiem fugué
d'un puriste dans son art,
frugal dans tes opulentes rigueurs
et sceptique
devant toute position arrêtée.

(Chess Pieces, 1999)

Le bouquet

Pour les nuits bleues que j'ai laissées blessées par terre
pour la princesse que j'ai abreuvée de contes de fée
des roses, des roses

Pour le vin que j'ai renversé, que j'aurais dû servir
pour l'ami dont j'ai bourré l'oreiller d'épines
des roses, des roses

Pour mes vaisseaux que j'ai brûlés deux fois
pour l'alphabet que j'ai semé au vent
pour le sabbat que j'ai abrégé avec des abricots
des roses, des roses

Pour le pot de basilic que j'ai oublié à la fenêtre
pour la délicate architecture de la véronique
que j'ai négligemment abandonnée aux éléments
des roses, des roses

Pour les sonnets que j'ai écrits sans jamais les envoyer
pour t'avoir reprise sans jamais me reprendre
pour la lune sous laquelle je n'ai chanté aucun cantique
des roses, des roses

Pour le sel que je n'ai pas jeté par-dessus mon épaule
pour le verger que j'ai livré aux vers
pour la flamme que tu as abritée entre tes lèvres
et pour l'enfant que je n'ai jamais embrassé
des roses, des roses

(The Lover's Progress, 2001)